

mour ? à quel vestige de la beauté se prendra l'homme pour aimer l'homme et partager fraternellement avec lui les peines du travail et la joie des biens ?

L'homme n'aime pas le travail. Il aime seulement une activité qui flatte l'orgueil et trompe l'ennui. Pascal en a fait la remarque. Un homme, dit-il à peu près, se juge malheureux parce qu'une disgrâce le jette dans un châteaun magnifique, où, entouré de toutes les jouissances et de toutes les distinctions, il ne lui manque qu'une multitude de solliciteurs et d'importuns qui l'empêchent de penser à soi. Cela est vrai, nous aimons l'activité, mais une activité commode et honorée qui, selon l'expression de Mme. de Staël, ajoute l'intérêt au repos, et nous donne sans fatigue la satisfaction de tenir et de remuer les fils de ce monde. C'est l'activité paresseuse du commandement qui nous séduit ; mais dès qu'il y a fatigue réelle d'esprit ou de corps, nous cherchons à la rejeter sur les autres autant que nous le pouvons. Le travail est une peine. Il a été imposé à l'homme quand Dieu le chassa du paradis terrestre avec cette sentence : *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* ; en le repoussant, nous ne faisons que repousser un châtement, et pour l'accepter, quand l'amour nous manque, il ne nous faut pas moins que toute la force de la nécessité. Or, l'homme manque d'amour à l'égard de l'homme, et l'horreur du travail, combinée avec sa nécessité, lui inspire sans cesse l'idée et la tentation de la servitude pour autrui. Combien donc est-il loin de la fraternité qui est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens !

On serait porté à croire que l'homme, parvenu à un certain degré de richesse et rassasié de superflu, n'éprouve aucune peine à donner ce qui est inutile même à la surabondance du luxe : c'est une erreur. L'homme ne donne jamais volontiers. Quand il ne sait plus que faire de son or, il achète la terre qui le produit. Dénué souvent de postérité, ou réduit à des neveux qu'il déteste, il achète encore, et si la terre manque à son ardeur de la posséder, il ensevelira dans des cœurs profonds cet or doublement inutile, se donnant quelquefois le plaisir de le regarder, et de le compter, et de savoir au juste de combien d'écus sa félicité s'est accrue ! Quelle joie y a-t-il là ? Vous et moi nous l'ignorons également ; on ne se rend compte que des passions dont l'on fut soi-même victime. Le pauvre ne comprend pas l'état de l'homme riche, qui aime mieux enfouir que donner ; mais il en est ainsi. Il arrive même que le riche s'ennuie de l'être, qu'il n'en peut plus de sa fortune, qu'un immense dégoût le saisit : il pourrait, ce semble, s'ouvrir une veine nouvelle de joies en rappelant de la misère une famille ruinée, en mariant de pauvres jeunes gens qui s'aiment loyalement. Il n'aurait pas même besoin d'aller chercher le malheur ; le malheur monterait son escalier de lui-même ; il y monte à tout quart d'heure sans qu'on l'attende ; il frappe, il apporte à ce misérable un bien qu'il ne connaît plus. Mais la satiété poussée jusqu'à la douleur n'apprend pas encore à l'homme le secret de se dépouiller. Il estime que l'honneur d'être plus riche que personne mérite bien d'être acheté par la souffrance. Encore une fois, nous ne comprenons rien à tout cela, mais tout cela est, et nous révèle une troisième source de la servitude substituée dans le monde ancien à la fraternité.

En effet, si l'homme n'aime pas l'homme, s'il hait le travail, et abhorre tout partage de son bien, qui ne voit au bout de ces dispositions de son âme, comme une conséquence inévitable, l'établissement de la servitude ? Pourquoi n'abuserais-je pas de la force contre l'homme que je méprise, pour l'assujettir à un travail dont je me délivre, et qui sert à la fois ma fortune et mon orgueil ? Pourquoi n'attacherais-je pas le plus d'hommes possible, au moindre prix possible, à la satisfaction de tous mes sens ? Pourquoi, si je le peux, n'aurais-je pas, comme dans l'Inde, des gens pour chasser de mon visage les animaux importuns, d'autres pour me porter en palanquin, d'autres pour me tenir un verre d'eau tout prêt quand j'aurai soif, d'autres pour m'accompagner et me faire honneur ? Peut-être sera-ce l'occasion qui me manquera pour m'assujettir mes semblables ; mais l'occasion n'est-elle jamais manquée dans le monde aux oppresseurs ? Une fois les causes de la servitude posées dans le cœur de l'homme, qui s'y opposera ? où sera le point d'appui des faibles contre les forts ? qui parlera pour l'homme, si l'homme le méprise ? Bar l'effet même du manque d'amour et de la passion de s'agrandir, il se formera nécessairement des générations déshéritées ; ces générations s'agiteront, elles feront peur aux heureux du monde ; il faudra bien créer une force qui leur ôte l'idée de se révolter et qui permette à l'égoïsme un sommeil tranquille. Quel plus naturel moyen que de les réduire à une servitude qui les avilisse à leurs propres yeux, et ne leur permette pas même de songer à se revendiquer ?

Ce ne sont pas là, Messieurs, de chimériques interprétations des sentiments de l'homme. Dieu a promis que la servitude subsistât jusqu'à présent pour vous révéler sans cesse à vous-même ce que vous êtes en dehors de la charité qui vient de lui. Vous auriez pu croire que vous aimiez l'humanité par vous-mêmes, et que la philanthropie suffisait à l'établissement de la fraternité universelle. Dieu a pris soin de vous détromper. Que des Européens, des Français, descendant quelques degrés de latitude et soient transportés sous un soleil plus chaud, leur philanthropie expire aux portes d'une fabrique de sucre. Devenus possesseurs d'esclaves, ils découvriront les plus puissantes raisons du monde en faveur de la servitude : celles là mêmes que je disais tout à l'heure, la nécessité du travail, l'impossibilité de l'accomplir par eux-mêmes, le devoir de s'enrichir, l'infériorité de la race assujettie ; l'on ira au loin chercher cette race privilégiée, et si elle n'est pas encore assez proche de la bête, on aura soin, en la maltraitant et en la privant d'éducation, de l'amener au niveau de bassesse et d'abrutissement désirable pour que tous la jugent incapable et indigne de la liberté. Voilà l'homme, Messieurs, et quels obstacles la doctrine catholique devait trouver en lui pour l'établisse-

ment de la fraternité. Voyons comment elle a fait pour être la plus forte.

Quand Jésus-Christ avait voulu fonder l'apostolat, il avait prononcé cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il lui en coûta davantage pour fonder la fraternité. Il s'y reprit à plusieurs fois, et posa trois textes fameux.

*Je vous donne*, dit-il une fois, *je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns et les autres, comme je vous ai aimés moi-même ; le monde connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*. Remarquez d'abord, Messieurs, cette expression : *Je vous donne un commandement nouveau*. Jésus-Christ ne s'en est servi que dans cette occasion, du moins d'une manière aussi expresse. L'humilité, la chasteté, l'apostolat, quoique des choses nouvelles, étaient moins pourtant que ce précepte :  *aimez-vous les uns les autres*. Et Jésus-Christ ajoute que ce sera le signe auquel on reconnaîtra ses disciples, non que l'humilité, la chasteté, l'apostolat, ne soient aussi des signes très évidents et très certains de la profession chrétienne, mais parce que la charité est l'océan où commencent et aboutissent toutes les autres vertus. C'est la charité qui rend humble, chaste, apôtre ; c'est elle qui est le principe et la fin, et par conséquent le signe capital de la transfiguration de l'âme.

Faites une seconde remarque, Messieurs : la doctrine catholique apparaissant au monde ne dit pas comme Spartacus : *Levez-vous, armez-vous, revendiquez vos droits* ; elle dit avec calme et simplicité : *Aimez-vous les uns les autres* ; s'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé, qu'il aime le premier ; l'amour produit l'amour. Quand deux s'aiment et qu'on aura vu la joie de leur cœur, un troisième viendra qui désirera être aimé aussi en donnant son amour, ensuite un quatrième. Ce qui vous manque, ce n'est pas un droit, c'est une vertu. Or, aucune loi ne peut vous donner une vertu, aucune victoire ne peut vous la créer. Spartacus aurait vaincu, que le monde eût été le lendemain ce qu'il était la veille ; les esclaves seraient devenus maîtres, les maîtres esclaves, et encore tous ces victorieux, gorgés des dépouilles de Rome, se seraient évergés les uns les autres au nom de la fraternité. Une vertu ne naît pas sur les champs de bataille ; l'âme est la seule terre où Dieu la sème et la récolte. Que faites-vous lorsqu'une plante nécessaire ou désirable manque à votre industrie ? Vous la cherchez au loin, sous le soleil qui la mûrit ; vous la semez et la cultivez avec d'autant plus de soin que le sol à qui vous la confiez n'est pas son sol natal. Eh ! Messieurs, la génération de la vertu ne diffère pas de celle-là ; elle n'en diffère que parce qu'il est inutile d'aller si loin ; le royaume de Dieu est au dedans de vous ; la terre, c'est votre âme, et la semence, vous venez de la recevoir, elle est dans ces mots : *Aimez-vous les uns les autres*.

Elle est aussi dans cette seconde parole : *Si quelqu'un d'entre vous veut être le premier, qu'il soit le dernier, et qui veut être le plus grand, qu'il soit votre serviteur à l'exemple du Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir*. Vous vous plaignez d'être esclaves, vous ne savez pas ce que vous dites : on est esclave quand on sert malgré soi ; servez de votre propre gré, l'esclavage sera détruit. On vous a dit que le plus grand malheur et la plus grande honte c'était la servitude, et moi je vous dis : Faites de la servitude un acte d'amour ; ce qui était ignominie deviendra gloire, ce qui était esclavage deviendra dévouement, ce qui était la dernière chose deviendra la première, ce qui était le comble de l'infortune deviendra de l'extase. Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer ? Et quand on aime on se donne, quand on se donne on sert, et quand on sert par amour on est heureux. Servez donc en aimant, que vous manquera-t-il ? Il est vrai que l'ordre a été interverti, parce que c'est l'amour qui précède le service, et qu'ici le service a précédé dans l'amour ; mais que vous importe ? Rétablissez l'ordre en aimant ; pourvu que le service et l'amour soient ensemble, le mystère de la béatitude est accompli. Vous donc, ô vous tous, mes frères les esclaves, faites une sainte république d'amour, aimez-vous les uns les autres, et aimez vos maîtres d'amour commun que vous vous porterez ; vous finirez par les désarmer, par leur persuader de vous aimer aussi et de s'aimer entre eux. Rien n'est contagieux comme la vertu arrivée à l'état d'amour. Vos maîtres vous tenaient pour des ennemis, ils avaient encore plus de peur que de haine à votre égard ; quand ils verront que vous les aimez et que vous les servez librement, leurs yeux s'ouvriront, votre liberté naîtra d'elle-même comme un fruit naît de son arbre et tombe de soi quand il est mûr.

Reste une troisième parole, nécessaire encore à l'œuvre de la fraternité : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume du ciel est à eux*. Vous vous plaignez de l'insensibilité du riche ; ne faites pas comme lui ; aimez la pauvreté, et donner du peu que vous avez à ceux qui ont encore moins. Ne dites pas que vous ne pouvez vous priver de votre part si d'autres n'en font autant ; donnez d'abord la vôtre, d'autres donneront aussi la leur ; votre part vous sera rendue au centuple, et l'esprit de pauvreté, sans lois, sans violence, sans dissoudre la société dans un partage toujours à refaire et toujours impuissant, détruira l'inimitié du pauvre et du riche, fera de celui-ci un économe et de celui-là un protégé de la Providence.

Sans doute, Messieurs, toute cette doctrine est aussi simple que profonde ; cependant personne ne l'avait trouvée. Il en est d'elle comme de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; chimérique avant le succès, tout le monde fut surpris de n'en avoir pas eu l'idée : il ne s'agissait que de monter sur un vaisseau et d'aller tout droit devant soi. Cependant ici nous avons une merveille de plus ; la doctrine conçue et publiée n'est que peu de chose encore ; il faut qu'elle arrive à l'efficacité par elle-même, sans le se-